This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

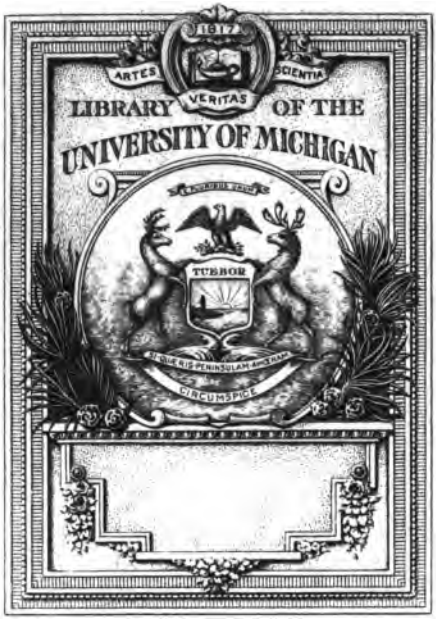
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1993
.L64
CB

Lamon-le courrest


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE

ET

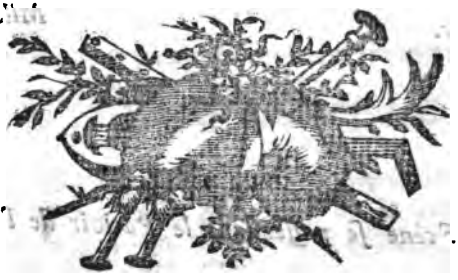
DE L'ÉDUCATION,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par M. LAUJON,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 16 avril 1790.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1791.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE, femme très-âgée.	*Mme Suin.*
La Sœur S. ANGE, Religieuse non Profeſſe.	*Mlle Contat.*
La MARQUISE DE S. SER.	*Mlle Raucourt.*
La ſœur BONAVENTURE, Tourière, moins âgée que l'Abbeſſe.	*Mme Bellecour.*
La ſœur ANASTASE, jeune Converſe.	*Mlle Emilie.*
La ſœur EUPHEMIE, jeune Converſe.	*Mlle Lange.*
Mademoiſelle FIERVILLE, fille d'un Financier.	*Mme Petit.*
PREMIÈRE PENSIONNAIRE, Filles de qualité.	*Mlle Maſſon.*
SECONDE PENSIONNAIRE, Filles de qualité.	*Mlle Ch. Lachaſſaigne.*
TROISIÈME PENSIONNAIRE, Filles de qualité.	*Mlle Simon.*
FRANÇOISE, Commiſſionnaire attachée au Tour.	*Mlle Dantier.*

La Scène ſe paſſe dans le Parloir de l'Abbeſſe.

PQ
1993
.L64
C8

LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE ET DE L'ÉDUCATION.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le parloir de Mme l'Abbeſſe ; une grille ſépare la partie intérieure de ce parloir, de ſa partie extérieure ; il eſt orné, & très-bien diſpoſé.

SCENE PREMIERE.

SŒUR EUPHEMIE, *(elle ſort de l'appartement de l'Abbeſſe.)* SŒUR ANASTASE, *qui arrive de la porte du cloître preſque en même temps que Sœur Euphémie ; elle a quelques livres à la main.*

SŒUR EUPHEMIE, *en regardant les vaſes de fleurs.*

GRACE au Ciel, voilà le parloir de notre bonne Abbeſſe orné comme elle le ſouhaitoit. (*apercevant la Sœur.*) Ah! ſœur Anaſtaſe ! cela n'eſt-il pas ? . . .

SŒUR ANASTASE.

Délicieux... ma ſœur!... mais, c'eſt du parloir extérieur que le coup d'œil doit être charmant.

SOEUR EUPHEMIE, *courant ouvrir la porte de la grille & avec joie.*

Venez, ma ſœur!

SŒUR ANASTASE.

Vous en avez la clef, ma ſœur?

SŒUR EUPHEMIE.

Madame me l'a prêtée pour ouvrir à la ſœur Saint-Ange.

(*Elles entrent dans le parloir extérieur.*)

(*Sœur Anaſtaſe examine le tout avec ſatisfaction.*)

SŒUR ANASTASE.

Ah! cela repoſe la vue tout-à-fait agréablement! & le fauteuil de Madame entre ſon perroquet & ſes fleurs! oh! par exemple, c'eſt parfait.

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt ce qu'elle m'a dit... & vous voyez que, ſoit qu'elle reçoive dans l'intérieur (*Sœur Anaſtaſe fait ſigne que non*) ou dans l'extérieur du parloir, elle trouve ou ſous ſa main, ou ſous ſes yeux, toutes ſes petites douceurs habituelles..... mais êtes-vous auſſi excédée de fatigue que moi, ma ſœur? *en s'aſſeyant.*

SŒUR ANASTASE.

Si je le ſuis, ſœur Euphémie? ſainte miſéricorde! quelle matinée! dès cinq heures du matin aller à notre laboratoire, préparer la potion calmante de Madame; de chez Madame, au garde-meuble pour tranſporter les beaux ſiéges, chercher, avec la Tourière, dans le parloir près la claſſe, le clavecin, la table des études; puis au jardin pour en rapporter des fleurs; puis, un moment au réfectoire:.....

SŒUR EUPHEMIE.

Comme de raiſon, ma ſœur; & moi? me réveiller avant le jour.... auſſi, voyez mes yeux!... je ſuis ſure qu'ils font peur.... m'habiller à la hâte.... (*ſœur Anaſtaſe lui attache ſon voile.*) Auſſi mon voile tient à peine ſur ma tête, (*avec volubilité*) puis le lever de Madame, ſa toilette, puis (*appuyant ſur ceci*) faire partir ſur le champ une lettre d'elle.

SŒUR ANASTASE.

Pour qui, ma ſœur?

SŒUR EUPHEMIE, *avec humeur.*

Eh ! je n'ai pas eu la précaution de lire l'adreſſe.

SŒUR ANASTASE, *avec reproche.*

Ah ! ma ſœur !

SŒUR EUPHEMIE.

Cela eſt vrai, mais j'étois ſi troublée... & pourquoi tous ces dérangemens ? quel eſt ſon but en ornant ſi bien ſon parloir ?

SŒUR ANASTASE.

Ce n'eſt pas, je crois, pour ajouter à la faveur, déjà aſſez grande, qu'elle fait à la nouvelle Maîtreſſe, de lui prêter ſon parloir, pour donner aujourd'hui ſes leçons ?

SŒUR EUPHEMIE.

Oh bien, oui !

SŒUR ANASTASE, *l'interrompant.*

Madame faire de ces bévues-là ?... Elle connoît trop bien ſon monde. Allez, allez, ma ſœur ! malgré ſon grand âge, elle ne radote pas encore.

SŒUR EUPHEMIE, (*on ſonne*).

Mais elle m'appelle ? oui, elle me ſonne (*en courant vite.*) Je reviens, & lui dirai que vous avez fait ſa commiſſion. (*elle rentre vîte chez l'Abbeſſe.*)

SŒUR ANASTASE, *vivement.*

Tâchez de ſavoir quelque choſe !

SCENE II.

SŒUR ANASTASE, *ſeule.*

QUE je ne puiſſe deviner !... cela eſt impatientant !... mais je ſonge... cette lettre qu'elle a fait partir ce matin ; ſeroit-ce pour un mariage ? ... & cette maîtreſſe de clavecin avec qui elle veut cauſer ? .... ces femmes-là connoiſſent bien du monde ! Madame aime aſſez à s'occuper des intérêts des familles.... allons ! je m'attends à voir, cet après-midi, arriver quelque grande dame à ce parloir, que l'on a diſpoſé à cet effet. Ah ! ſœur Euphémie ! vous n'avez rien de nouveau ?

SCENE III.

SŒUR EUPHEMIE, SŒUR ANASTASE; LA TOURIERE, *un inſtant après.*

SŒUR EUPHEMIE, *à ſœur Anaſtaſe qui la ſuit & ferme la porte de la grille.*

RIEN : ſortez, prenez vos livres ! nous donnerons le tout enſemble à la Tourière. (*en ſonnant la Tourière.*) Ma ſœur ! ma ſœur !

LA TOURIERE, *ouvrant ſa porte.*

Eh bien, eh bien? encore un ſurcroît d'occupations., je gage ?

SŒUR EUPHEMIE.

Le tour, s'il vous plaît, ma ſœur, pour les livres de muſique de la ſœur S. Ange, à qui madame m'a chargé d'ouvrir ſon parloir ?

SŒUR ANASTASE, *en mettant auſſi ſes livres dans le tour.*

Et les livres d'hiſtoire, d'inſtruction...

LA TOURIERE.

Je ſais, je ſais.

SŒUR EUPHEMIE *lui montrant une chocolatière qu'elle met dans le tour.*

Et puis? ce qui vous ſera oublier vos peines.

LA TOURIERE, *avec joie.*

Ha ! ha ! remerciez bien pour moi madame ! entendez-vous, mes ſœurs? dites-lui que j'aurai l'œil à ce que l'on ne dérange pas la ſœur ; . . paſſez-moi la ſonnette ! . . . ſi elle a beſoin de moi. . .

SŒUR EUPHEMIE.

. . Si la nouvelle maîtreſſe arrive? vous ſonnerez Madame, qui ne veut parler à perſonne autre. . .

LA TOURIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, ma ſœur? venez, venez ! il faut que je m'explique là-deſſus. . . . *Les ſœurs rentrent dans le parloir extérieur.*

Madame auroit-elle oublié qu'elle m'a dit qu'elle recevroit ici, aujourd'hui, une Marquiſe . . qu'accompagnera la mère. . .

d'une de nos Penſionnaires?... c'eſt un objet plus intéreſſant que vous ne croyez, vous autres!

SŒUR EUPHEMIE.

Comme quoi donc? ma ſœur?

LA TOURIERE.

Ah! comme quoi? comme quoi? je vous le dirois bien; mais c'eſt que... il faut abſolument que je ſache à quoi m'en tenir... (*à ſœur Euphémie.*) Ma ſœur! allez tout de ſuite lui dire que je vais exécuter ſes ordres que... (*à ſœur Anaſtaſe*) vous entendez bien, ma ſœur? mais ſi c'étoit un oubli de madame? (*à ſœur Euphémie*) vous m'en préviendriez tout de ſuite?... entendez vous?

SŒUR EUPHEMIE, *à ſœur Anaſtaſe.*

J'y cours; voilà la clef. Si la ſœur S. Ange arrivoit...

SCENE IV.

LA TOURIERE, SŒUR ANASTASE.

LA TOURIERE.

C'EST que je ne veux manquer à rien... & j'ai de la mémoire, dieu merci!... au reſte, il n'y auroit rien d'étonnant que ce fût une affaire manquée.

SŒUR ANASTASE.

En quoi donc! dites moi.....

LA TOURIERE.

Je vous dirai donc que (*s'interrompant en voyant ſœur S. Ange qui arrive du cloître*)... voici la ſœur S. Ange!

SŒUR ANASTASE.

Et mademoiſelle de Fierville?

LA TOURIERE.

Et mademoiſelle de Fierville?... je me ſauve... moi qui n'ai pas encore fait ſa commiſſion!... Elle m'en diroit de bonnes.

SŒUR ANASTASE.

Sa toilette eſt faite de bon matin!

LA TOURIERE, *fermant ſa porte.*

Il y a peut-être de bonnes raiſons pour cela. (*elle ſort.*)

La ſœur Anaſtaſe ouvre la grille à la ſœur S. Ange & rentre chez l'Abbeſſe.

SCENE V.

Mlle DE FIERVILLE, SŒUR S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE.

SŒUR S. Ange, ſœur S. Ange! voyez le ſoleil qu'il fait, venez donc au jardin!

SŒUR S. ANGE.

Non, vous dis-je.

Mlle DE FIERVILLE.

Et, qu'eſt-ce que vous voulez faire au parloir de madame l'Abbeſſe?

SŒUR S. ANGE.

Profiter de la permiſſion qu'elle m'a donnée; y trouver les amuſemens que je cherche.

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! votre éternel clavecin; votre muſique & vos deſſins; & vous appelez cela... des amuſemens?

SŒUR S. ANGE.

En connoiſſez-vous de plus agréables?

Mlle DE FIERVILLE.

Eh! c'eſt d'un ennui....

SŒUR S. ANGE.

Cela vous ennuie?

Mlle DE FIERVILLE.

A la mort.

SŒUR S. ANGE.

Je vous plains.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air très-content.*

Je ne ſuis pourtant point du tout à plaindre, Sœur S. Ange? faites-moi votre compliment!

SŒUR S. ANGE.

Et ſur quoi?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment! vous ne devinez pas?... à l'air joyeux que vous me voyez?...

SŒUR S. ANGE.

Non.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous n'avez pas pris garde que je ſuis plus parée qu'à l'ordinaire?

SŒUR

SŒUR S. ANGE.

Ah ! vous allez voir madame votre mère !

Mlle DE FIERVILLE.

Mon père, vous voulez dire? non pas que je n'aimaſſe autant ma mère, ſi je ne retrouvois toujours dans ſa bouche, les mêmes leçons que l'on me fait au couvent.

SŒUR S. ANGE.

C'eſt qu'elle vous aime; & plus une mère a de tendreſſe pour ſa fille, moins elle a d'indulgence ſur les défauts qu'elle remarque en elle.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais des défauts, je n'en ai pas; (*vivement*) eſt-ce que vous m'en trouveriez?

SŒUR S. ANGE.

Je ne dis pas cela.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous voyez donc bien qu'elle a tort, d'autant que ce n'eſt pas ma faute, ſi nos goûts ſont différens. (*d'un ton très-léger.*) J'aime la parure, elle la déteſte; elle aime la lecture, je ne ſaurois la ſouffrir... à l'exception des romans... que j'aime à la folie!

SŒUR S. ANGE.

Et qui ſont ſi inſtructifs?...

Mlle DE FIERVILLE.

Si amuſans, ſi tendres!... & que ma mère m'arrache des mains, dès qu'elle peut me ſurprendre à les lire.

SŒUR S. ANGE.

Elle a tort.

Mlle DE FIERVILLE.

N'eſt-ce pas, c'eſt beaucoup plus intéreſſant, je crois, que de ſavoir ſi... Clovis a exiſté avant Philippe de Macédoine... que je ne verrai jamais... & qui eſt mort,... il y a peut-être deux cents ans, n'eſt-ce pas?

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh oui! vous avez raiſon.

Mlle DE FIERVILLE, *avec vivacité.*

Sans doute, car à quoi cela ſert-il? les maîtres arrivent; on me ſonne; la leçon commence, elle m'ennuie; je bâille, ils s'en aperçoivent; ils lèvent le ſiége, je leur donne leur cachet; ils s'en vont bien contens, & moi auſſi, & tous les jours, c'eſt la même choſe, parce que je n'aime point ce qui me gêne, & qu'enfin, quand on

eſt riche, on n'a pas beſoin de toutes ces balivernes-là.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur, mais d'un ton un peu ſérieux.*

Eh, Mademoiſelle!... les fortunes qui paroiſſent le mieux aſſurées, ſont ſouvent celles qui s'écroulent le plus facilement; qui l'a mieux éprouvé que moi? où en ſerois-je, ſi mes talens ne m'avoient aſſuré ici un ſort à l'abri de tous les événemens?

Mlle DE FIERVILLE, *très-vivement.*

Un ſort? ah, miſéricorde! vous appelez une place au noviciat, un ſort?

SŒUR S. ANGE.

Très-conſolant, quand on n'a pas plus de reſſources qu'il ne m'en reſtoit; & ç'en eſt une bien précieuſe, puiſque je la dois en partie à mes talens, qui, tout foibles qu'ils ſont, me ſerviront de dot dans ce couvent, grâce aux bontés de madame l'Abbeſſe.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un ton très-léger.*

Oh oui! madame l'Abbeſſe a aſſez bien arrangé cela; (*très-vivement*) mais c'eſt que vous lui ſerez utile au moins; ne vous y trompez pas.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur.*

Ne diminuez rien de l'obligation que je lui dois avoir.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un ton dédaigneux, & à part.*

Ne va-t-elle pas s'imaginer que c'eſt pour l'amour d'elle? pauvre dupe! allez, allez! croyez que l'Abbeſſe, avec ſon petit ton doucereux, & ſon air de déſintéreſſement, ſait très-bien ce qu'elle fait; & que la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, ne l'empêche pas de ſentir combien vous leur devenez néceſſaire. Car vous êtes....

SŒUR S. ANGE.

Très-reconnoiſſante.

Mlle DE FIERVILLE.

Fort bien, fort bien!... mais ſuffit que ce qui vous convenoit, parce que vous n'avez pas d'autres reſſources,... je puis bien m'en paſſer, moi qui ſuis riche.

SŒUR S. ANGE, *d'un ton ſérieux.*

Eh! j'étois née pour l'être! ſi mon père, objet de tous mes regrets....

Mlle DE FIERVILLE.

Comment ! quand il vous a rendu victime de ſon imprudence ?

SŒUR S. ANGE.

Ah ! vous allez me conter mon hiſtoire.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Eh bien ! laiſſons cela pour parler de ce qui m'intéreſſe ; d'abord, comment me trouvez-vous ?

SŒUR S. ANGE, *avec ironie.*

Choſe fort intéreſſante, en effet !

Mlle DE FIERVILLE.

Très-intéreſſante, parce que j'ai des raiſons pour être jolie aujourd'hui.... Il faut que je vous confie un ſecret, mais vous me promettez de n'en rien dire ?

SŒUR S. ANGE.

Oh ! je ne ſuis point du tout curieuſe.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh que ſi ! premièrement une religieuſe l'eſt toujours.

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh ! mais je ne ſuis encore qu'aſpirante.

Mlle DE FIERVILLE.

Plaiſanterie à part ; faites-moi votre compliment, ſœur S. Ange ! (*avec grande joie*) je vais ſortir du couvent.

SŒUR S. ANGE, *riant.*

A la joie que vous annoncez de le quitter, vous n'avez pas envie d'y laiſſer beaucoup de regrets ; vous devriez cependant ſonger que vous n'y avez pas déjà trop d'amies.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais vous êtes d'une ſincérité admirable !

SŒUR S. ANGE.

C'eſt le ſeul mérite que je me connoiſſe.

Mlle DE FIERVILLE.

C'eſt très-mal à vous ; car il faut que je vous croie mon amie, pour vous mettre dans une confidence...

SŒUR S. ANGE.

Que vous avez déjà faite à cinq ou ſix de ces demoiſelles ?

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Comment ! elles vous l'ont dit ?... oh les bavardes !

SŒUR S. ANGE.

Eh ! qui voulez-vous qui vous garde le ſecret ? vous ne

garderiez celui de perſonne; vous cherchez à mortifier vos compagnes...

Mlle DE FIERVILLE.

Comment? quand elles ſe font un plaiſir de m'humilier? quand à tout propos elles trouvent le moyen de citer... & c'eſt *M. le Marquis*, mon père... *M. le Commandeur*, mon oncle, *M. le Baron*, mon petit frère!... & moi, que ces titres-là déſolent!...

SŒUR S. ANGE.

Pour imiter leurs torts, vous les écraſez du poids de la fortune de M. votre père... qui vous aveugle...

Mlle DE FIERVILLE.

Dites que c'eſt la jalouſie qui aveugle mes compagnes: auſſi n'ai-je eu rien de plus preſſé, que de leur annoncer que mon mariage va me rendre leur égale; & tout en recevant leurs complimens, je voyois qu'elles étouffoient de dépit.

SŒUR S. ANGE.

Charmantes diſpoſitions! eh! mademoiſelle, je ſouhaite que vous n'éprouviez jamais combien il eſt dangereux de prêter des armes à l'envie; mais au moins, pour parler de votre mariage avec tant de confiance; auriez-vous dû attendre que vous vous fuſſiez aſſurée de plaire à la mère de votre prétendu. (*Elle paſſe à la table des études.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Vous ſavez donc que ma mère doit me l'amener ici aujourd'hui?... comme tout ſe fait pourtant! Mais... vous doutez que je lui plaiſe? vous m'alarmez; eſt-ce que je ne ſuis pas coiffée à l'air de mon viſage?

SŒUR S. ANGE.

Eh! je ne dis pas cela!

Mlle DE FIERVILLE.

Oh! mais je le devine, moi. Convenez-en! le bleu ne me va point; auſſi, c'eſt la faute de votre ſotte de ſœur Tourière, à qui j'ai dit de me faire l'emplette d'un ajuſtement couleur de roſe, & je l'attends depuis ce matin! (*avec impatience*) Ah! ſonnez-la, je vous en prie!

SŒUR S. ANGE.

Eh! Mademoiſelle! m'enlever tout le temps que je veux employer à l'étude!

Mlle DE FIERVILLE, *prenant la ſonnette avec impatience.*

Ma ſœur, vous n'êtes guère complaiſante! (*elle ſonne.*)

Il me ſemble pourtant, que la peine n'étoit pas conſidérable... (*elle ſonne.*) Viendra-t-elle donc à cette heure? (*elle ſonne.*)

SCENE VI.

SŒUR S. ANGE, LA TOURIÈRE, Mlle DE FIERVILLE.

LA TOURIÈRE.

Eh bien, eh bien? quand vous ſonnerez cent fois, il faut bien le temps de monter l'eſcalier!

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vous voilà, ſœur Tourière?

LA TOURIÈRE.

J'ai cru que madame l'Abbeſſe ſe trouvoit mal, ou que le feu étoit au Couvent, pour le moins.

Mlle DE FIERVILLE.

Voilà un quart-d'heure que je ſonne, pourquoi ne montez-vous pas?

LA TOURIÈRE, *avec humeur.*

Oh pourquoi?... Mademoiſelle! vous avez le commandement beau; mais il ne faudroit être occupée que de vous!

Mlle DE FIERVILLE.

Quand cela ſeroit? il me ſemble que mon père vous donne d'aſſez bonnes étrennes pour cela?

LA TOURIÈRE, *avec plus d'humeur.*

Ma foi, Mademoiſelle... ce ſont... de petites.... gracieuſetés, j'en conviens... mais qui ſont bien gagnées... avec vous, je vous en réponds, & ſi c'étoit auſſi bien vous, comme c'eſt lui qui me les a données, je vous les aurois rendues, tant vous me les avez reprochées de fois... mais enfin, qu'eſt-ce que vous voulez?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, ce que je veux? l'avez-vous oublié? & cet ajuſtement couleur de roſe, que je vous ai priée de me faire faire par la marchande de modes? grâce à votre peu de ſoin, je ne l'aurai pas.

LA TOURIÈRE, *avec humeur.*

Comment, grâce à mon peu de ſoin?... eſt-ce que je peux y aller, moi? eſt-ce que je peux quitter mon tour? qu'eſt-ce que j'ai pu faire, que d'envoyer... Françoiſe... dire que vous attendiez après?... qu'on ſe dépêchât?

Mlle DE FIERVILLE.

Bon! Françoiſe eſt une lambine.

LA TOURIÈRE, *hauſſant les épaules.*

Françoiſe? Françoiſe!... qui eſt la diligence même! & qui y a été de ſi bon cœur!... ſans déjeûner encore!... & voilà le grand merci? & moi qui laiſſe refroidir mon chocolat, que madame l'Abbeſſe a eu la bonté de m'envoyer! & tout cela pour écouter... (*elle ſort.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vous êtes impatientante.

LA TOURIÈRE, *revenant ſur ſes pas, & bégayant, de colère.*

Ma... ma foi, Mademoiſelle! quand vous deſcendriez, comme on dit, de... de la côte... d'Adam?... vous n'en diriez pas plus. (*la ſœur S. Ange en riant, & hauſſant les épaules, prend un livre.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vos ſornettes m'ennuient;... (*regardant la ſœur qui lit*) il me paroît auſſi que j'empêche la ſœur S. Ange, de faire ſa lecture; je ferai tout auſſi bien d'aller au jardin. (*Elle ſort avec humeur, & revient ſur ſes pas.* Ah! s'il arrivoit ici une marquiſe,.... que ma mère m'amènera une marquiſe, entendez-vous?... ayez ſoin de me ſonner tout de ſuite! (*elle ſort.*)

SCENE VII.

LA TOURIÈRE, LA SŒUR S. ANGE.

LA TOURIÈRE, *en grognant.*

On n'y manquera pas... allons, allons! celle-là a bon beſoin de ſon bien toujours! (*à la ſœur*) j'eſpère que nous en ſerons bientôt débarraſſées; car cette marquiſe?... c'eſt pour un mariage; vous ſavez cela?

SŒUR S. ANGE.

Oui.

LA TOURIERE.

Et avec le bien que celle-ci a?... cela ne peut pas manquer, vous entendez bien? car je vous assure, ma sœur, que moi, (qui ne veux de mal à personne!).. en vérité!... je crois que je souhaiterois que... cela ne se fît pas;... n'étoit... qu'elle nous resteroit encore ici?

SŒUR S. ANGE, *se levant après avoir remis les livres en place.*

Il est vrai qu'on seroit tenté de croire, qu'elle s'inquiète peu de s'y faire aimer.

LA TOURIERE.

Aimer?... comment, ma sœur! c'est que s'il y en avoit deux comme elle ici!.. assurément, je suis bien attachée à madame l'Abbesse, & à toutes ces dames, & à vous, ma sœur, en particulier...

SŒUR S. ANGE.

Je vous en remercie, sœur Bonaventure.

LA TOURIERE.

Non, c'est la vérité, mais si nous en avions deux comme elle!... que je ne m'appelle pas sœur Bonaventure! (Dieu me pardonne le serment! & vous ma sœur!) mais je crois que je renoncerois à être Tourière, pour n'avoir plus à faire à elle; oui, je préférerois je crois, d'être simple sœur... attachée... aux cuisines ou au potager.

SŒUR S. ANGE, *avec un ton de bonté.*

Je le crois, ma pauvre sœur, mais vous oubliez que votre chocolat se refroidit?

LA TOURIERE.

Bien obligée, ma sœur; (*elle sort & revient.*) à-propos, j'oubliois aussi de vous dire que la maîtresse de clavecin, qui est malade, doit en envoyer une autre à sa place.

SŒUR S. ANGE.

C'est bon, c'est bon.

LA TOURIERE, *en s'en allant.*

Madame l'Abbesse me l'a fait dire ce matin; mais j'avois oublié de vous en prévenir, parce que cette mademoiselle de Fierville.... réellement elle me fait tourner la tête. (*avec douceur*) Sans adieu, ma sœur! (*elle sort.*)

SŒUR S. ANGE.

Adieu, sœur Bonaventure!

LA TOURIERE, *grognant en s'en allant.*
Ah, mon Dieu!... ça!.... mais c'eſt qu'on n'y tient pas. (*elle rentre chez elle.*)

SCENE VIII.

LA SŒUR S. ANGE, *ſeule, riant & paſſant à ſon clavecin.*

SŒUR S. ANGE.

LA pauvre ſœur Bonaventure n'eſt pas contente; & franchement, elle a raiſon.... quel caractère! je ne vois perſonne, dans ce couvent, qui ne fût fort aiſe de la voir humiliée.... que je plains le mari qui l'aura! mais en attendant que la maîtreſſe de clavecin arrive, occupons-nous un peu! (*Elle feuillette pluſieurs livres de clavecin, & les remet à leur place en diſant:*) Voyons! une pièce?... non... quelques airs plutôt... Ah!.. ma chanſon favorite! (*Elle ſe met au clavecin, & chante*).

AIR.

L'attrait qui fait chérir ces lieux
C'eſt le calme de l'innocence;
Quand aurai-je le droit heureux
D'en partager la jouiſſance!
C'eſt mon eſpoir! c'eſt le ſeul bien
Qui doive me ſéduire;
C'eſt un bonheur, je le ſens bien,
Puis-je trop me le dire?

SECOND COUPLET.

Ici la douceur de nos lois
Rend nos jours & nos nuits paiſibles;
Et l'amitié ſeule a des droits
Pour enchaîner nos cœurs ſenſibles.
C'eſt, &c.

(*On entend la ſonnette du parloir.*)
Mais on ſonne! c'eſt pour madame l'Abbeſſe; c'eſt apparemment cette marquiſe. (*Elle ſe leve, & va remettre ſa muſique en place.*)

SCÈNE

SCENE IX.

SŒUR S. ANGE, LA Marquiſe de S. SER, *tenant un livre de muſique*; LA TOURIERE, *qui porte ſes deſſins.*

LA TOURIERE, *après avoir mis en place le carton de deſſins.*

Si vous voulez vous aſſeoir, Madame? madame l'Abbeſſe va venir.

SŒUR S. ANGE *à la Marquiſe.*

Vous ſavez, Madame, que ſon grand âge ne lui permet pas d'aller bien vîte; mais je vais la chercher & lui donner la main.

LA MARQUISE.

Ma ſœur, vous êtes bien obligeante; oſerois-je vous prier de lui dire, que je ſuis la maîtreſſe de deſſin & de muſique, que madame Henri envoie pour la ſuppléer?

SŒUR S. ANGE.

Ah! c'eſt madame? (*elle lui fait une révérence.*) je vais avec grand plaiſir faire votre commiſſion; je ſuis bien aiſe de vous prévenir que (*d'un air riant*) j'aurai l'honneur d'être une de vos écolières.

LA MARQUISE.

J'en ſerai charmée. Mais n'oubliez pas que c'eſt au défaut de madame Henri, dont aſſurément je n'ai pas le talent!

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh! la modeſtie eſt le fard des talens; mais Madame, vos momens ſont ſurement précieux; je vais faire diligenter madame l'Abbeſſe. (*elle ſort.*)

LA MARQUISE.

Je vous en remercie, ma ſœur.

SCENE X.

LA MARQUISE, LA TOURIERE.

LA MARQUISE.

Voila une jeune ſœur bien aimable!

LA TOURIERE.

Aimable, douce... ah ! c'eſt qu'il faut la connoître ! c'eſt la ſœur S. Ange.

LA MARQUISE, *avec ſurpriſe.*

Comment, la ſœur S. Ange ? je connois fort ce nom-là.

LA TOURIERE.

Oui ? c'étoit ſon nom de penſionnaire... car elle a été penſionnaire, avant d'être au noviciat, elle a eu un père... quand je dis ! on ſent bien cela ; mais c'eſt que ſon père... avoit épouſé en ſecondes noces une autre femme... qui n'étoit pas la mère de celle-ci... C'eſt une grande hiſtoire que tout cela ; le père.... étoit vraiment capitaine de vaiſſeau.

LA MARQUISE.

Eh ! j'en ai entendu parler.

LA TOURIERE.

Oui, oui, c'eſt cela... car ſa douceur, ſa figure, c'eſt beaucoup ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de ſon ame ;... pour ne pas plaider avec ſa belle-mère... qui avoit beſoin du peu de bien que le père avoit laiſſé.... parce qu'il avoit embarqué preſque toute ſa fortune... & que ſur la mer ſon vaiſſeau & lui... rien ne s'eſt ſauvé... vous entendez bien ?... Or, cette jeune Demoiſelle-ci auroit pu demander à ſa belle-mère le bien du père ; vous concevez bien ?... & c'étoit juſte ; eh bien, Madame ! elle a préféré, pour laiſſer du ſoulagement à ſa belle-mère, de ſe faire religieuſe... & elle n'en dit rien.... j'ai ſu cela, moi ; parce que je ſais tout, & elle ne veut pas que l'on le ſache, elle, c'eſt ce qu'il y a de mieux ; & ſi je vous dis cela, c'eſt que j'eſpère que vous n'en parlerez pas, au moins, Madame ?

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur : mais, dites-moi un peu, mademoiſelle de Fierville ?...

LA TOURIERE.

Oh ! ce ſera votre écolière auſſi ; mais, (*à part.*) quelle différence ! vous verrez, vous verrez.... (*l'Abbeſſe entre.*) Ah ! voilà madame l'Abbeſſe !

SCENE XI.

ACT. PRÉC. L'ABBESSE, *ſoutenue par les converſes, & précédée par ſœur S. Ange qui lui baiſe la main, & ſort.*

L'ABBESSE, *à la Marquiſe.*

Ah! madame la Mar... (*la Marquiſe lui fait un ſigne.*) Laiſſez-nous un peu, ſœur Bonaventure! (*les converſes qu'elle fait retirer ſe parlent d'un air animé & marquent leur ſurpriſe & leur curioſité.*

LA TOURIERE.

Si madame de Fierville amène cette marquiſe, les ordres que madame m'a fait donner, tiennent-ils?

L'ABBESSE.

Nous verrons.... oui, oui... (*la Tourière ſort.*) Je vous demande mille pardons, Madame, mais j'ai penſé vous nommer madame la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Je l'ai bien vu, auſſi vous ai-je fait ſigne, vous auriez tout découvert; (*elles s'aſſeient*) comment vous portez-vous?

L'ABBESSE.

Vous êtes bien bonne, madame la Marquiſe; je vais, (*s'écoutant parler*) auſſi-bien que peut le permettre mon grand âge, & tous les ſoins qu'entraîne après ſoi la place que je remplis... vous les imaginez ſans peine, madame la Marquiſe? mais je ſuffis encore à tout... & quand on veut, comme moi, entrer dans tous les détails d'une adminiſtration comme celle de cette maiſon!.. je vous aſſure qu'il faut, une tête... auſſi bonne que celle que j'ai... & j'en ſuis (*d'un air riant*) quelquefois étonnée moi-même... que voulez-vous? ce ſont des grâces d'état, & que le Ciel daigne m'accorder:... mais madame la Marquiſe, venons à ce qui vous intéreſſe.

LA MARQUISE.

Oui, mais ne m'appelez donc plus madame la Marquiſe

L'ABBESSE.

N'ayez pas peur! je ne m'y tromperai pas; je vous ai déjà annoncée dans cette maiſon, comme une maîtreſſe de muſique & de deſſin. (*riant & d'un ton de ſatisfaction.*) Je ſuis à tout, Madame, je ſuis à tout!

LA MARQUISE.

J'en ſuis bien perſuadée....

L'ABBESSE.

Et j'en ai bon beſoin, je vous aſſure... Oh ça! voulez-vous que je ſonne pour avertir mademoiſelle de Fierville?

LA MARQUISE.

Cauſons un petit moment ſur ce qui la regarde!

L'ABBESSE, *ſouriant.*

Vous avez peur que j'aie oublié, ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire? mais jugez ſi j'ai bien retenu ce que contenoit votre lettre! « vous avez un fils, de vingt-» ſix ans, colonel d'un régiment,... & qui ne manque pas » de fortune.... » .

LA MARQUISE.

Mais mon fils, en paſſe de faire ſon chemin, aura toujours après moi, vingt-cinq mille livres de rente.

L'ABBESSE.

Oh! mademoiſelle de Fierville ſera immenſément riche... Mais tout cela ira à merveilles, ſa mère eſt prévenue; & le père?... eſt impatient d'appeler ſa fille, madame la marquiſe. Mais ſuivons!... « Comme vous déſireriez que M. votre » fils, en prenant une femme, vous donnât en elle une » compagnie qui contribuât à votre ſatisfaction... (n'eſt-ce » pas cela?) vous êtes bien aiſe de connoître par vous-» même celle que vous lui deſtinez?

LA MARQUISE.

C'eſt cela même.

L'ABBESSE.

Vous voyez donc bien;... &...

LA MARQUISE.

Mon fils me laiſſe abſolument maîtreſſe de ſon choix.

L'ABBESSE.

Je viens de vous le dire; & pour mieux juger la jeune perſonne, aux parens de laquelle j'ai déjà porté les premières paroles, vous avez engagé ſa mère..

LA MARQUISE.

Qui m'a promis le ſecret, à n'en rien dire à ſa fille...

L'ABBESSE.

Ainſi que moi, à trouver bon que vous vinſſiez ici, ous le prétexte de donner des leçons.

LA MARQUISE

Juſtement, mais dites-moi, je vous prie .... le caractère mademoiſelle de Fierville?...

ABBESSE, *avec un peu d'embarras & de ſurpriſe.* Son caractère?... oh! vous entendez bien que je ne ux guère répondre... ſur cela... ſi j'en dis du bien, je us paroîtrai ſuſpecte; & puis, il faut bien que j'abandonne elques détails aux maîtreſſes, qui, ſous mes ordres, lent à conduire cette maiſon... d'ailleurs je ſuis très-diſ-ète ſur ces queſtions-là. Elle eſt jolie d'abord;... elle a de ſprit, mais vous en jugerez vous-même, je vais ſonner ur l'avertir, (*prenant la ſonnette ſur le clavecin.*)

LA MARQUISE.

Volontiers.

L'ABBESSE, *en ſonnant.*

Elle eſt jolie; fille unique; elle aura cent mille livres e rente; ſon père eſt dans la haute finance, & depuis ente ans, je vous laiſſe à penſer...

LA MARQUISE, *à part.*

Pas un ſeul mot ſur ſon caractère!

L'ABBESSE.

Chut!

SCENE XII.

LES MÊMES, LA SŒUR EUPHEMIE.

L'ABBESSE, *à la ſœur.*

AVERTISSEZ mademoiſelle de Fierville pour ſa aîtreſſe de clavecin... Ah! & la Sœur S. Ange!

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt bon, madame. (*elle ſort.*)

SCENE XIII.

L'ABBESSE, LA MARQUISE

L'ABBESSE.

CAR vous l'avez auſſi pour écolière, Madame, je fais continuer ſes leçons... vous l'avez déjà vue, n ſœur S. Ange?

LA MARQUISE.

Elle m'a fait une peine!...

L'ABBESSE.

C'eſt un ange, Madame, que cette perſonne-là, deur, eſprit, talens... Elle eſt élève de notre maiſon nous fait honneur, j'oſe le dire. Dans deux mois elle des nôtres... Je la fais recevoir ſans dot.

LA MARQUISE.

Cela m'intéreſſe avec d'autant plus de raiſon, que connoiſſois le père.

L'ABBESSE.

Oui?

LA MARQUISE.

Feu mon mari s'étoit propoſé de demander mademoiſ de S. Ange, pour mon fils, qui étoit même décidé l'épouſer, ſur tout le bien qu'on en diſoit, quoiqu'il l'eût vue qu'une ſeule fois: moi, qui vous parle, je la connois que d'aujourd'hui; le père s'eſt aviſé de remarier; je perdis mon époux; la poſition de mon devint plus brillante, celle de mademoiſelle de S. A le devenoit moins.

L'ABBESSE.

Surement.

SCENE XIV.

LES MÊMES, SŒUR EUPHÉMIE, Mlle D FIERVILLE.

SŒUR EUPHEMIE.

MADEMOISELLE de Fierville.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame, c'eſt une de vos écolières. (*La ſœur Ephémie retire le fauteil de l'Abbeſſe, & après avoir fait entré mademoiſelle de Fierville à la marquiſe, elle ne le bras à l'Abbeſſe.*

SCENE XV.

S MÊMES, PLUSIEURS PENSIONNAIRES, *obſervant avec curioſité, de la porte de la grille.*

Mlle DE FIERVILLE, *à part, & avec humeur.*

E n'eſt que la maîtreſſe de Clavecin ! . . .

UNE PENSIONNAIRE.

Ce n'eſt pas ſa marquiſe ?

LES AUTRES PENSIONNAIRES.

Ce ne ſeroit pas ſa marquiſe ? voyons ! écoutons ! (*elles cachent derrière les ſiéges du parloir intérieur.*)

L'ABBESSE.

Je vous laiſſe, & reviendrai ſavoir ſi vous êtes contente.

SŒUR ANASTASE, *ſortant de chez l'Abbeſſe, fait un cri de frayeur en voyant quelqu'un derrière les ſiéges.*

Ah ! Meſdemoiſelles ! vous m'avez fait une peur ! . . .

L'ABBESSE, *appelant les penſionnaires qui s'enfuyoient.*

Eh ! que venez-vous faire ici, Meſdemoiſelles ? . . .

UNE PENSIONNAIRE, *en entrant dans le parloir extérieur avec ſes compagnes.*

Faire notre cour à madame. (*elles lui baiſent la main l'une à tour.*)

L'ABBESSE.

Oui, oui ; . . . & puis un peu de curioſité ?

UNE PENSIONNAIRE.

Il eſt vrai, notre mère . . . qu'il en eſt bien quelque petite choſe . . . (*aux autres*) Pourquoi mentir ?

AUTRE PENSIONNAIRE, *gaiement.*

Notre mère devine tout ; nous venions . . . . pour voir cette marquiſe, que Fierville nous a dit qu'elle attendoit.

TOUTES.

C'eſt la vérité, notre mère.

UNE PENSIONNAIRE.

Et cela.... pour faire compliment avec toute cc
fiance....

TOUTES TROIS, *avec ironie, en regardant mademoiſ de Fierville.*

Oui! avec toute confiance, à notre bonne amie.

L'ABBESSE.

Fort bien, fort bien; mais cela ne doit regarder q mademoiſelle. Laiſſez-la prendre ſa leçon!

LES PENSIONNAIRES, *après lui avoir baiſé la mai & l'avoir ſaluée, ſautant de joie & rentrant dans cloître.*

Ce n'eſt pas ſa marquiſe.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE.

LA MARQUISE, *après avoir ſalué modeſtement, & a eſſayé ſi le clavecin étoit d'accord.*

OH! ça, Mademoiſelle, voulez-vous que nous comm cions? je dois vous prévenir que je n'ai aſſurément le talent de madame Henri.

Mlle DE FIERVILLE, *regardant ſi l'Abbeſſe eſt rentr*

Oh! vous en aurez toujours aſſez pour moi... (*a joie*,) Madame l'Abbeſſe eſt rentrée... prenez d'ab votre cachet!... je ne me ſoucie pas de prendre leçon.

LA MARQUISE.

Vous n'aimez peut-être pas le clavecin?

Mlle DE FIERVILLE.

Ni la muſique.

LA MARQUISE.

C'eſt-à-dire que vous préférez le deſſin?

Mlle DE FIERVILLE.

Oh! bien oui! comment? s'attacher de gaieté de cœ à faire de gros yeux... qui ne finiſſent pas? car on m'en ſort pas; voyez! (*montrant l'exemple*) voilà n cahier; c'eſt une occupation bien amuſante.

LA MARQUISE.

Mais, quand on commence?...

Mlle DE FIERVILLE.

Par ennuyer, l'on a tort; tenez! voici un cachet de plus, pour n'en plus parler.

LA MARQUISE.

Eh! mais...

Mlle DE FIERVILLE.

Prenez donc! eſt-ce que madame Henri ne vous a pas prévenue que c'eſt mon uſage?

LA MARQUISE.

Elle a oublié de me le dire.

Mlle DE FIERVILLE.

Ce ſont mes conditions; & il faut bien qu'elle y ſouſcrive; car ſans cela, je dirois à mon père qu'elle montre mal; & lui, qui ne ſe connoît pas plus en talens que je ne les aime, mais qui paye bien, me donneroit bien vîte une autre maîtreſſe; ainſi vous jugez bien que madame Henri....

LA MARQUISE, *riant.*

Ah! Mademoiſelle, je n'ai garde d'indiſpoſer contre elle une écolière auſſi précieuſe que vous.

Mlle DE FIERVILLE.

C'eſt bien ſur cela que je me fie.

LA MARQUISE.

Au ſurplus, ce ſont des talens qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, & Mademoiſelle s'en dédommage ſurement par des connoiſſances plus utiles.... la Géographie, l'Hiſtoire... La lecture, par exemple?...

Mlle DE FIERVILLE.

M'ennuye à la mort; quoi? l'Hiſtoire ancienne ou profane?... des dates à ſe mettre dans la tête? cela fatigue à retenir... il n'y a guère que la danſe que j'aime;.... encore!...

LA MARQUISE, *riant.*

Vous ne faites pas grand cas des talens?

Mlle DE FIERVILLE, *riant.*

Pas trop, ſi vous voulez que je vous diſe vrai; & mon père penſe ſur cela bien différemment de ma mère: « Vas, vas, ma fille, me dit-il, quand ma mère me ſermonne: (car elle eſt pour les talens, elle,) « Vas, ne » crains rien! tu es jolie; tu auras du bien; un mari ſera « trop heureux de t'avoir... » A propos de cela; vous êtes ſurement répandue dans le monde?

LA MARQUISE.

Mais un peu, à l'aide des écolières que j'ai.

Mlle DE FIERVILLE.

Je vous dirai... mais n'en parlez pas au moins!

LA MARQUISE.

Vous jugez bien, Mademoiſelle!...

Mlle DE FIERVILLE.

C'eſt qu'il eſt queſtion pour moi d'un mariage.

LA MARQUISE, *jouant l'air étonné.*

D'un mariage?

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui, cela ne dépend en quelque façon que de mon aveu.....

LA MARQUISE.

Ah! fort bien.

Mlle DE FIERVILLE.

Cauſons un peu enſemble! cela vaudra mieux que ma leçon... (*elle ſe lève & va à la porte en chantant*) attendez que je voie ſi la porte de l'Abbeſſe eſt bien fermée. (*elle revient ſe mettre à ſa place.*) Oui, connoiſſez-vous madame la marquiſe de S. Ser?

LA MARQUISE, *avec joie.*

Beaucoup: je finis même à préſent un deſſin tout-à-fait intéreſſant dont elle m'a chargée: elle s'eſt donnée des ſoins pour me procurer de nouvelles écolières; & j'enſeigne de plus à une de ſes nièces avec qui j'en parle ſouvent.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui?... (*l'embraſſant.*) Oh! vous êtes charmante... vous allez me dire tout ce que j'ai envie de ſavoir.

LA MARQUISE.

Vous me rappelez, en effet, que j'ai entendu parler du mariage de ſon fils.

Mlle DE FIERVILLE, *avec joie & vivacité.*

Eh! vraiment oui; c'eſt de moi qu'il eſt queſtion: quelle femme eſt-ce que cette marquiſe?

LA MARQUISE.

Une femme... de mon âge... qui n'a qu'un fils.

Mlle DE FIERVILLE.

Je le ſais.

LA MARQUISE.

Il n'a des yeux que pour elle, qui, de ſon côté, n'eſt occupée que de ſon bonheur.

Mlle DE FIERVILLE, *vivement.*

Oh cela! j'en ſuis ſure, car elle veut me le donner pour mari, comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt vrai?...

Mlle DE FIERVILLE.

Oui, oui... mais dites-moi, eſt-ce une femme qui aime la diſſipation, le plaiſir?

LA MARQUISE.

Mais c'eſt une femme aſſez ſenſée, autant que je puis m'y connoître;... elle fait grand cas des talens, par exemple.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air aſſez rêveur.*

Oui?

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle DE FIERVILLE.

Et faudra-t-il vivre avec elle?

LA MARQUISE.

Comment! vous en doutez? oh! très-certainement: une femme, qui aime ſon fils, ne voudra pas s'en ſéparer; du moins, je le crois.

Mlle DE FIERVILLE, *d'un air rêveur.*

Vous croyez? (*vivement.*) Oh! une bru qui a de l'eſprit comme moi, tourne comme elle veut celui de ſon mari; & quand il n'eſt plus queſtion après que d'un ſacrifice, vous jugez bien!...

LA MARQUISE.

Ah, ah!...

Mlle DE FIERVILLE, *gaiement.*

Ce n'eſt pas là mon embarras... & le marquis de S. Ser, d'une jolie figure, à ce que l'on dit?

LA MARQUISE.

Mais aſſez bien...

Mlle DE FIERVILLE, *très-gaiement.*

Bon, tant mieux! & ſon caractère?... car c'eſt un point eſſentiel!

LA MARQUISE.

Vous êtes bien dans mes principes; mais.... il eſt doux, aimable.

Mlle DE FIERVILLE.

Jugez donc, quel plaiſir! quand me trouvant marquiſe, je viendrai dans un carroſſe brillant, faire ici ma viſite de nouvelle mariée, pour flatter le petit amour-propre

des religieuſes qui m'ont élevée ! & ſur-tout je n'oublierai pas de demander mes compagnes, qui ſeroient à la joie de leur cœur, ſi mon mariage ne ſe faiſoit pas.... vous avez pu les voir ?.. mais continuons !... le marquis eſt donc aimable, doux ?

LA MARQUISE.

Mais un peu ennemi du faſte.

Mlle DE FIERVILLE.

Quelle folie ! aime-t-il du moins le bal, la comédie, les ſpectacles enfin ?

LA MARQUISE.

Il y va, mais ſans en raffoler.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! je veux qu'il en raffole, parce que j'en raffolerai, moi ; & qu'il faut bien que je me dédommage de l'ennui que j'ai eu au couvent... d'ailleurs, je lui apporte une fortune aſſez conſidérable, pour qu'il ſe prête à tout ce qui peut me plaire. Mais j'entends quelqu'un. Mettons-nous vîte à ma leçon de deſſin ! voilà mon exemple..... (*en le lui montrant*) mes yeux éternels ! cela n'eſt-il pas bien récréatif ? (*à voix baſſe*) il eſt bien heureux que je vous aie trouvée auſſi inſtruite !

LA MARQUISE.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que je me ſais bon gré de l'être.

SCENE XVII.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE, LA TOURIÈRE, FRANÇOISE, *qui tient dans un carton un ajuſtement couleur de roſe.*

LA TOURIÈRE.

MADEMOISELLE, voilà votre ajuſtement, couleur de roſe, que Françoiſe apporte de chez la marchande de modes, (*Françoiſe ſalue en mettant ſur la table le carton.*)

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

(*à Françoiſe qui ſort toute interdite,*) (*à la Tourière.*) Elle eſt une ſotte ; & vous oubliez tout..... elle arrive à préſent, je vais la gronder comme elle le mérite... imaginez-vous, Madame, que j'envoie chercher un ajuſtement couleur de roſe, parce que le bleu ne me va pas ſi bien.

(*Elle voit arriver la ſœur S. Ange.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LA SŒUR S. ANGE.

Mlle DE FIERVILLE, *avec humeur.*

AH ! ſœur S. Ange ! voilà mon ajuſtement que l'on m'apporte à préſent, à préſent !... que dites-vous de cela ?... & madame la marquiſe de S. Ser, ne tardera ſurement pas à arriver !

SŒUR S. ANGE, *avec grande ſurpriſe.*

Comment ! madame la marquiſe de S. Ser !

Mlle DE FIERVILLE, *avec impatience.*

Eh oui ! cette dame que j'attends.

SŒUR S. ANGE, *à part.*

Ciel !

Mlle DE FIERVILLE, *ſans regarder la ſœur.*

C'eſt bien cruel... je n'aurai jamais le temps .. encore, ma femme-de-chambre qui n'eſt pas revenue de chez mon père ! je vais toujours dans ma chambre, peut-être qu'en me dépêchant.... oui, oui, je vous quitte, Madame ; mais, preſſée comme je le ſuis, vous jugez bien... S'il faut que je n'aye pas le temps de changer d'ajuſtement, ... je ne le paye pas à la marchande de modes, déjà ..., elle en ſera pour ſa peine, & Françoiſe pour ſa courſe : elles peuvent bien s'y attendre... à préſent ! (*revenant à la marquiſe.*) Ah ! je vous remercie de votre leçon ; madame Henri ne m'en a jamais donné de plus agréable. (*La Tourière ſort en hauſſant les épaules.*)

LA MARQUISE, *lui faiſant une révérence avec embarras.*

Mademoiſelle,... tout ce que l'on peut vous ſouhaiter, c'eſt qu'elle vous ſoit utile.

SCENE XIX.

LA MARQUISE, LA SŒUR S. ANGE, *rêveuſe.*

LA MARQUISE.

SON ajuſtement lui tient bien au cœur ; mais ſi elle connoiſſoit comme moi la marquiſe de S. Ser, elle pourroit bien s'épargner les frais de toilette ; car l'ajuſtement eſt la choſe à laquelle madame de S. Ser regarde le moins.

SŒUR S. ANGE.

Je vois à cela que mademoiſelle de Fierville vous a miſe dans ſa confidence ?

LA MARQUISE.

C'eſt la première choſe qu'elle a faite ; je ſuis, à préſent, auſſi inſtruite qu'elle, de tout ce qui a trait à ſon mariage.

SŒUR S. ANGE.

Elle vous connoît donc ?

LA MARQUISE.

Non aſſurément ! (*la ſœur fait un ſigne de ſurpriſe qu'elle dérobe à la marquiſe*,) petite indiſcrétion qui avoit pour but de parler de ſon mariage.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur & un ſourire de bonté.*

Ah ! bien pardonnable... à ſon âge ſur-tout : dans ſa poſition, une jeune perſonne aime à s'occuper, & à occuper les autres de ce qui flatte ou ſon goût ou ſon amour-propre. D'ailleurs, Madame, il y a des phyſionomies ſi intéreſſantes, qu'elles entraînent malgré nous notre confiance.

LA MARQUISE.

Ah ! ma ſœur, vous voulez donc me rendre indiſcrète ?... vous leur trouvez de ſi bonnes excuſes !.. Eh bien ! pardonnez-moi une ſeule queſtion. Au moment où vous avez entendu nommer madame de S. Ser, un mouvement de ſurpriſe ou de triſteſſe qui vous eſt échappé m'a laiſſé croire que vous aviez peut-être à vous plaindre d'elle.

SŒUR S. ANGE.

Point du tout ; que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

C'eſt que je la connois....

SŒUR S. ANGE.

Ah ! j'étois faite auſſi pour la connoître.

LA MARQUISE.

Mais enfin ?... ce ſaiſiſſement m'inquiète encore.

SŒUR S. ANGE.

Rien de ſi ſimple ; je n'ai jamais vu madame de Saint-Ser ; mais il y a... ſept ans environ, que, je ne ſais par quel hazard, j'eus occaſion de me trouver avec ſon fils.

LA MARQUISE.

Ah ! vous l'avez vu.

SŒUR S. ANGE.

Une ſeule fois... & aſſurément trop peu de temps pour qu'il ait pu me reſter la moindre idée de ſes traits ; mais cependant aſſez, pour avoir remarqué en lui, (autant qu'en peut juger une jeune perſonne,) un maintien doux,

honnête & réſervé, qui juſtifioit à mes yeux l'éloge que j'en entendois faire, & qui prouve aujourd'hui que la fortune s'attache quelquefois au mérite... Ce qui me rend cette époque ſi préſente,... c'eſt qu'elle a précédé, de très-peu de jours, tous les malheurs... d'une famille... qui m'intéreſſe; de ſorte que ce nom,... pronocé pour la première fois dans cette maiſon, me les a rappelés,.. & je n'ai pas été maîtreſſe de mon ſaiſiſſement; vous voyez qu'il n'y a rien que de très-naturel. C'en eſt aſſez, je crois, pour bien vous convaincre que je n'ai pas le plus léger reproche à faire à madame de S. Ser.

LA MARQUISE.

J'en ſuis fort aiſe pour elle.

SŒUR S. ANGE, *allant avec la marquiſe à ſon clavecin.*

Mais, Madame, prenons notre leçon; vous me faites oublier que vos momens ſont précieux.

LA MARQUISE.

Je vous aſſure que je les trouve bien employés.

SŒUR S. ANGE.

Vous êtes bien honnête; mais les réflexions nous gagnent quelquefois malgré nous. (*feuilletant un livre de muſique.*) Voyons! (*ſouriant*) je vais trembler.

LA MARQUISE.

Vous chantez auſſi?

SŒUR S. ANGE.

Un peu.... (*riant*) voulez-vous en juger? je vais m'accompagner (*changeant de livre.*) Qu'eſt-ce que je chanterai? (*cherchant dans ſon livre.*)

LA MARQUISE, *feuilletant le livre avec elle.*

Ah! celle-ci?

SŒUR S. ANGE.

Je ne l'aurois pas choiſie.... mais ſoit!

PREMIER COUPLET. (*)

» Nos plaiſirs ſont légers, mais ils ſont ſans alarmes:
» Plus bruyans, dans le monde, ils en ſont plus trompeurs;
» J'ai pu croire, un moment, qu'ils avoient plus de charmes.
(*La Marquiſe fait un geſte de ſurpriſe.*)
» Un ſeul moment d'eſpoir doit-il coûter des pleurs?

SECOND COUPLET.

» Je ne cherchois qu'un cœur; il cherchoit la fortune!
(*La Marquiſe l'obſerve avec plus de ſurpriſe & d'intérêt.*)
» Ce fut, à mes regards, adoucir ſes revers;
» La raiſon a banni cette idée importune,
» Pour m'en dédommager par des liens plus chers.

(*) On peut ſuppléer la harpe au clavecin, pour accompagner ces couplets.

LA MARQUISE.

Vous trembliez en commençant ; mais vous vous êtes raſſurée ſur la fin ; & je puis vous dire que vous êtes fort bonne muſicienne.

SŒUR S. ANGE.

Ah ! fort bonne ? c'eſt beaucoup dire. J'ai ſenti de bonne heure la néceſſité de cultiver mes talens. . . Eh ! où en ſerois-je ſans eux ?

LA MARQUISE.

Des réflexions triſtes ? changeons de leçon ! voyons un peu vos deſſins !

SŒUR S. ANGE.

Volontiers : (*elle montre ſes deſſins, & elles s'aſſeyent.*)

LA MARQUISE.

Voilà un payſage qui eſt... aſſez bien. (*elle y donne un coup de crayon.*) Ah ! l'ombre marquée un peu trop légérement.

SŒUR S. ANGE, *corrige & lui en préſente un autre.* (*en riant.*)

Vous avez raiſon... un peu d'étourderie ! . . . celui-ci ?

LA MARQUISE, *examinant.*

Très-bien, par exemple. . . (*en voyant un troiſième,*) à merveilles. . . en vérité !

SŒUR S. ANGE.

Oui, oui ! faites-moi des complimens !

LA MARQUISE.

Je ne flatte point. . . vous êtes très-forte ! je ne ferois pas mieux aſſurément.

SŒUR S. ANGE.

Oh ! comparez avec les originaux !

LA MARQUISE, *en les comparant.*

J'y vois très-peu de différence. . . mais convenez avec moi, qu'une copie. . . ſe reſſent toujours de la gêne. . . qui eſt inſéparable de l'imitation ; l'on a beau copier auſſi parfaitement. . . .

SŒUR S. ANGE, *d'un ton découragé, et en ſouriant.* Oh !

LA MARQUISE.

Croyez-moi, ma ſœur ! je m'y connois. Je ſuis caution qu'avec vos talens, vous ne devez chercher vos modèles que dans vous-même. Vous pouvez aſſurément vous paſſer de leçons.

SŒUR S. ANGE.

Bon ! j'ai voulu cinq à ſix fois eſſayer de travailler d'idée ; . . je

je n'ai jamais pu y réuſſir... voulez-vous voir... (*en riant & avec ironie*,) de mes chefs-d'œuvre ?

LA MARQUISE, *en recevant les deſſins qu'on lui paſſe.*

Voyons, voyons !... cette tête ?... (*marquant la plus vive ſurpriſe*,) eſt très-bien, déjà.

SŒUR S. ANGE, *d'un air négligé.*

Trouvez-vous ?

LA MARQUISE, *marquant plus de ſurpriſe, & fixant la ſœur plus attentivement.*

Et reſſemblante, même.

SŒUR S. ANGE, *de même.*

Reſſemblante ?

LA MARQUISE, *en fixant la ſœur avec plus d'attention encore.*

Quoi !... ce n'eſt pas une copie ?

SŒUR S. ANGE, *lui en paſſant un autre.*

Non aſſurément... mais celle-ci eſt mieux.

LA MARQUISE.

Comment ? mais vous avez copié l'une d'après l'autre ?

SŒUR S. ANGE.

Non, je vous le jure... & voici le reſte. Tenez ! un pélerin ; un berger qui garde ſes moutons.

LA MARQUISE, *après avoir examiné.*

Mais, encore une fois ?... jugez-en ! (*lui préſentant les deſſins & les lui faiſant comparer.*) Vous devez voir comme moi, que c'eſt abſolument la même perſonne, que vous préſentez ſous des habillemens différens ; rapprochez ces têtes !... (*en lui ſouriant pour ménager ſon embarras*,) & vous ne vous en êtiez pas aperçue ?

SŒUR S. ANGE, *avec étonnement & naïveté.*

Jamais. Cela vous prouve que mon imagination n'eſt pas fertile en idées neuves.

LA MARQUISE, *en cherchant ſon porte feuille.*

Ne dites pas de mal de vos idées ! Vous allez voir que ce ſeroit critiquer les miennes.

SŒUR S. ANGE, *avec un air d'embarras.*

Comment donc ?

LA MARQUISE.

C'eſt la choſe la plus ſingulière. Une mère m'a demandé le portrait de ſon fils... Je vais vous le montrer ; &, s'il étoit ſorti de mes mains ... ſi je ne venois de l'achever à l'inſtant .... on croiroit que nous nous ſommes, toutes deux prêté notre modèle.

SŒUR S. ANGE, *avec étonnement.*

Madame !...

LA MARQUISE, *en le lui donnant, & le rapprochant de celui de la sœur.*

Jugez-en !... il est à la marquise de S. Ser.

SŒUR S. ANGE, *redoublant de surprise. Rendant le portrait avec vivacité & confusion.*

A la marquise de S. Ser? (*avec autant de trouble que de douleur.*)

Ah, madame !... (*avec instance*) madame ! quel voile épais vous retirez de mes yeux ! que serois-je donc devenue, si cette scène eût eu d'autres témoins que vous ? (*avec désolation*) suspectée, sans doute, de conserver, dans mon cœur, des impressions que je n'ai jamais dû ressentir !... je serois morte de douleur & de confusion... (*en pleurant.*) Ainsi donc l'ame,... la plus pure peut-être !... & certainement la plus innocente ! ... qui n'admet de bonheur que celui de renoncer pour jamais au monde !... n'est pas à l'abri du soupçon !... (*très-vivement & avec agitation.*) Madame... déchirez !... déchirez, je vous prie, ces malheureux amusemens de mes loisirs !... ils déposeroient, je le sens, contre mes premiers vœux, contre une indifférence dont je fais gloire, & dont je me suis faite une nécessité... juste ciel !... Ah ! déchirez-les ! je vous supplie, dans l'instant !

LA MARQUISE.

Réfléchissons, ma sœur !... on pourroit les retrouver.... confiez-les moi !

SŒUR S. ANGE.

Vous les jetterez au feu, madame ? vous-même ? je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Fiez-vous en toute assurance à moi ! persuadez-vous bien que votre situation m'affecte... au point de la regarder comme la mienne !

SŒUR S. ANGE, *lui baisant la main, serrant les dessins avec agitation dans le porte-feuille de la marquise.*

Ah !... tout m'inquiète... tout m'agite... je crains que l'on ne vienne... (*le levant pour regarder du côté du parloir.*) (*à part*) si tous les jours ressembloient à celui-ci, les instans en seroient bien cruels !

LA MARQUISE, *à part.*

Comme elle est charmante ! & ce bonheur échapperoit à mon fils ?...

SŒUR S. ANGE.

Vous n'oſez plus me regarder, madame? donneriez-vous une interprétation humiliante pour moi, à de malheureux ſouvenirs... bien involontaires, je vous aſſure?

LA MARQUISE.

Mademoiſelle, écoutez-moi!... je ſuis.... la meilleure & la plus ſûre amie de madame de S. Ser. Ses projets de mariage m'ont ſeuls attirée ici. Et ſi cette mère? (à qui je ne puis rien cacher) (*ſur un geſte que fait la ſœur pour l'interrompre.*) Ecoutez-moi par grâce! ſi cette mère à qui ſon fils parle ſouvent de vous & toujours avec regret, (*à la ſœur qui veut encore l'interrompre*) J'en ſuis ſûre... ſi la marquiſe, ſe pénétrant de vos malheurs? ſe les reprochant?... mieux éclairée enfin ſur le bonheur de ſon fils,... vous le demandoit elle-même?

SŒUR S. ANGE, *avec tranſport de reconnoiſſance.*

Ah! ah! ah! madame! comment? votre bon cœur vous abuſe, vous égare juſques-là? c'eſt aſſurément ce qui fait que j'oſe vous répondre, & puis c'eſt une ſuppoſition... avec cela. (*d'un ton très-radouci.*) Vous ne vous apercevez pas que vous oppoſez à ma raiſon tout ce que (d'une autre que de vous) je croirois imaginé pour la troubler! ménagez-moi donc! & ſentez, comme moi, que ſoumiſe par la reconnoiſſance, aux volontés de notre digne Supérieure; il ne doit jamais être dans mon ame de laiſſer, dans l'aſile reſpectable qu'elle ouvre à mes malheurs, l'exemple dangereux...

LA MARQUISE.

D'une infortunée? qui aime mieux ſe condamner à des jours de trouble & de douleur, que d'avouer les ſentimens qui les lui préparent?

SŒUR S. ANGE.

Voici madame l'Abbeſſe.... je tremble... rien qui me compromette: prenez-y garde, je vous prie!

SCENE XIX.

LES MÊMES, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *à qui la ſœur baiſe la main en tremblant.*

EH bien! vos écolières? êtes-vous contente, madame?

LA MARQUISE.

La réponſe m'embarraſſeroit moins, s'il n'étoit queſtion que de la ſœur; mais....

L'ABBESSE.

Comment donc?

LA MARQUISE, *montrant la sœur qui veut s'en aller & à qui l'Abbesse fait signe de rester.*

D'abord j'ai cru devoir lui apprendre que je suis chargée de suivre ici les intérêts de madame la marquise de S. Ser. Vous approuverez les raisons que j'ai de m'expliquer devant mademoiselle de S. Ange. Madame! mademoiselle de Fierville, ne peut absolument convenir au marquis. Quel présent à lui faire, bon Dieu! vous ne connoissiez surement pas le caractère de la jeune personne?

L'ABBESSE.

Oh! vous vous effrayez! quelques vivacités? un peu d'étourderie?... son âge excuse tout cela; mais tant de fortune?...

LA MARQUISE.

Seroit payée trop cher. Réfléchissez-y! je fais comme pense la marquise; & je suis fondée à dégager absolument sa parole, & dès ce moment même.

L'ABBESSE.

Ah! madame!... quel embarras cela va me causer!... & compromise! moi! moi! ah! que vous me faites de peine!

LA MARQUISE.

Eh! j'y vais ajouter encore... il le faut!

L'ABBESSE.

Que dites-vous? comme vous êtes émue!

LA MARQUISE.

C'est de la surprise que vient de me causer sœur Saint-Ange.

SŒUR S. ANGE.

Madame!

LA MARQUISE.

Non, mademoiselle. Quand je viens de découvrir, de ranimer en vous des impressions, que vous conserviez sans vous en apercevoir, puis-je me dispenser d'éclairer & votre bienfaitrice, & vous-même, sur les suites funestes & menaçantes qu'elles entraînent & pour l'une & pour l'autre?

L'ABBESSE, *à la marquise.*

Vous m'étonnez & m'alarmez à un point!.... (*à la sœur.*) ma chère fille!..... & que cela m'ait échappé, madame?

SŒUR S. ANGE.

Mais jamais ces ſouvenirs ne m'ont occupée... daignez croire que le temps, la raiſon!...

LA MARQUISE.

Vous avoient trompée. J'en ai la preuve la plus ſûre... (*d'un ton très-radouci, & en mettant la main ſur le porte-feuille.*) Voulez-vous que madame nous juge?

SŒUR S. ANGE, *avec agitation vive.*

Non, madame. (*à part.*) Je ne ſais ni ce que je veux, ni ce que je ſens.

L'ABBESSE.

Tu me refuſes pour juge? moi, ma fille? c'eſt m'éclairer & t'accuſer toi-même... & dans ce moment, cette agitation (que je ne t'ai jamais vue) ne ſuffit-elle pas pour déceler des ſentimens...

LA MARQUISE.

Qui n'étoient qu'aſſoupis dans votre cœur. Mais avec quelle facilité s'y ſont-ils réveillés au ſeul nom de mon fils!

SŒUR S. ANGE, *tombant dans un fauteuil.*

De votre fils? ô ciel!

L'ABBESSE.

Ma fille! les impreſſions que tu cherches à te diſſimuler n'en ſont pas pour cela moins inquiétantes. Elles te préparoient un avenir affreux... (*à la marquiſe,*) que je vous ſais gré de nous avoir éclairées l'une & l'autre! eh! que ſeroit-elle donc devenue ſi ſes derniers ſermens euſſent aſſuré, dans cette maiſon, l'engagement abſolu de ſa liberté?

LA MARQUISE, *avec la plus vive joie, à l'Abbeſſe.*

Ah! je vous vois pénétrée de tout l'intérêt qu'elle inſpire!

L'ABBESSE.

Sa tranquillité, la mienne, mon devoir même, madame! tout l'exige... Quelque douloureuſe que ſoit pour moi la perte que nous allons faire en toi, ma fille! (*avec la plus vive douleur.*) je te rends ta liberté...

SŒUR S. ANGE.

Vous me déſolez... eh bien, madame, j'en ſaurai faire un uſage digne de vous & de moi, en remplaçant les ſoins que je devois à ma bienfaitrice, par les conſolations nouvelles que je puis offrir à l'infortunée que mon père chériſſoit ſi ardemment.

LA MARQUISE.

Que vous êtes reſpectable, mademoiſelle! daignez diſ-